

J'avais tellement peur d'avoir à écrire ce que je vais écrire, depuis quelques jours, sachant Robert Kahn bien malade (pas du coronavirus, mais d'une « longue maladie » comme on dit, qui ne fut pas longue).

Robert Kahn est mort le 6 avril 2020 lors d'un printemps de fleurs et de morts.

Normalien (ENS Saint-Cloud), agrégé de lettres, philologue et germaniste, maître de conférences en littérature comparée à l'Université de Rouen, Robert Kahn était surtout le traducteur des lettres à Milena sous le titre *A Milena* aux éditions Nous, des *Derniers Cahiers* de l'écrivain tchèque de langue allemande chez le même éditeur (cahiers des deux dernières années 1922-1924 de la vie de Kafka), et tout récemment des *Journaux*, toujours chez Nous.

Il avait également traduit *Sur Proust* de Walter Benjamin (Nous) et consacré thèse et ouvrage à ces deux auteurs qu'il aimait particulièrement.

Cette version des *Journaux* est la seule complète à ce jour, celle de Marthe Robert pour laquelle il avait la plus grande estime ne l'étant pas, pour des raisons liées au petits trafics de Max Brod sur les textes de Kafka ainsi que ses classements revus par la recherche actuelle.

Signalons la grande estime qu'avait également Robert Kahn pour le travail de traduction de Laurent Margantin, également traducteur de Kafka, dont les *Journaux* traduits paraissent régulièrement en *work in progress* sur son site www.oeuvresouvertes.net. C'est dire l'intérêt de ce grand traducteur pour le travail de ses contemporains.

Le travail de traduction, nous avait-il expliqué il y a deux ans à Patrick Werly et à moi-même à la librairie Kleber à Strasbourg, est toujours à refaire, en fonction des avancées de la recherche sur les manuscrits, recherche extrêmement vivante concernant Kafka, son optique personnelle de travail étant de serrer au plus près la langue sèche de l'écrivain, et cette optique se plaçait de façon naturelle sous la tutelle de « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un de ses auteurs fétiches. Il s'agit de traduire sans souci particulier de modernisation de la langue mais plutôt avec celui de la justesse avec celle de l'auteur.

Comme Robert Kahn l'écrivait dans sa Note du traducteur pour ces *Journaux* : « Notre traduction ... tente de rester la plus proche possible du texte original, en préservant les litotes, la syntaxe, et en laissant résonner dans la langue d'arrivée l'écho de l'original. »

C'est-à-dire aussi que cette langue de Kafka est marquée par son souffle difficile : « *tu rentres ta respiration* », ou « *la possibilité étouffe* ». Tout Kafka est en effet placé sous le signe de l'impossibilité (relire l'indispensable livre de Norman Manea *la Cinquième impossibilité* (Seuil)) :

« *L'impossibilité de ne pas écrire, l'impossibilité d'écrire en allemand, l'impossibilité d'écrire dans une autre langue, à quoi l'on pourrait ajouter une quatrième impossibilité : l'impossibilité d'écrire* »

(sans parler de celle d'aimer), à laquelle Manea ajoute l'impossibilité de l'exil, Kafka étant tenté par la Palestine mais ne partant pas (comme Walter Benjamin...).

À savoir, donc, « *la possibilité étouffe* » autant que l'impossibilité...

Le dernier travail de Robert Kahn sur les *Journaux* lui avait valu une très belle presse** et une très belle invitation de la revue *Poésie*, et je sais qu'il en était très heureux.

Il venait par ailleurs de publier une traduction très technique de *Pour la philologie* de Hans Ulrich Gumbrecht chez Hermann, sur Auerbach, Curtius et Spitzer.

Il devait venir ce samedi 10 avril à la librairie, nous avions remis cette rencontre dont nous nous faisons tous une fête, en raison de sa santé et des événements actuels. Il devait donc revenir en septembre pour les Journées de la traduction, qui lui seront dédiées.

Robert Kahn n'était pas seulement un grand traducteur, c'était un merveilleux être humain, toujours heureux des rencontres, toujours curieux, toujours modeste, si chaleureux, d'une attention infinie, loin, loin de toute prétention.

Il nous avait confié penser, quelques autres chercheurs et lui, que Milena était peut-être allée voir Franz Kafka là où il se mourait, et cela m'avait enchantée.

« *Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, mais les fantômes les boivent en route sur le chemin jusqu'à la dernière goutte* » (à Milena fin mars ou début avril 1922)

En relisant nos échanges de mails, je trouve une photo qu'il m'avait envoyé de Marbach (centre des Archives littéraires en Allemagne) le 22 avril 2018, une branche en fleurs, la même me semble-t-il que sans me souvenir à ce moment-là de cette photo j'ai touché tout à l'heure de ma main autant que de mes yeux. Après avoir appris cette si triste nouvelle, j'ai fait en effet une promenade, les arbres explosaient de pétales, les oiseaux rivalisaient de trilles, le ciel n'avait jamais été si bleu, pourtant j'étais glacée.

Ce printemps est vraiment impitoyable pour l'humanité.

Isabelle Baladine Howald



photo Robert Kahn

**Andenken* est un poème de Friedrich Hölderlin, traduit par « Souvenir » (trad Gustave Roud, in Hölderlin *Oeuvres* La Pléiade dirigée par Philippe Jaccottet, 1967)

An denken signifie : penser à.

IBH : Patrick Werly, vous enseignez la littérature comparée à l'Université de Strasbourg, vous avez connu Robert Kahn dans le cadre de vos professions respectives. Dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré ?

PW : En réalité, j'ai eu très peu de rapports avec lui dans le cadre de l'université. Je l'ai côtoyé plus que rencontré lors d'un congrès scientifique organisé à Strasbourg en 2014, le genre de congrès qui rassemble des collègues par dizaines et où l'on a peu de temps pour discuter à loisir, surtout quand on coorganise. Il était venu parler de « Stalingrad » chez Thomas Plievier et Vassili Grossman, on peut lire [son texte en ligne](#). Et pendant la visite d'une belle exposition sur les poètes pendant la guerre, à la Bibliothèque Nationale Universitaire, nous avons fait connaissance et échangé quelques propos en circulant entre les manuscrits et les éditions originales. Puis il a pris sa retraite de l'université et c'est surtout à ce moment-là que je l'ai connu. Lui qui était si proche de la langue allemande, celle de Kafka ou de Benjamin, il considérait avec envie cette bibliothèque, dont le fonds allemand est de première importance. Il vivait à Paris et à Rouen mais il aurait aimé vivre à Strasbourg, il me l'a dit plusieurs fois. J'aurais tant aimé le savoir à Strasbourg, dans le quartier de la Neustadt, où je l'aurais rencontré plus souvent.

Je n'ai jamais travaillé avec lui, sinon pour la publication de sa communication à ce Congrès de 2014. Tout ce que je peux dire de ce point de vue est qu'il y a des collègues dont les courriels les plus professionnels ont quelque chose d'humain : on ne sait pas à quoi ça tient mais on perçoit une voix discrète, curieuse d'autrui et disponible qui n'entend pas se confondre avec la littérature grise des échanges académiques. Et Robert Kahn écrivait exactement de cette façon ; j'imagine que Kafka, dans ses échanges professionnels, avait cette gentillesse précise.

Nos derniers échanges ont d'ailleurs porté sur le travail que Kafka accomplissait pour l'Office d'assurances qui l'employait. J'avais envoyé à Robert la leçon de clôture d'Alain Supiot, titulaire de la chaire « État social et mondialisation : analyse juridique des solidarités » au Collège de France, car il y cite Kafka et il le cite ailleurs, et toujours à très bon escient, ce qui ne peut être le fait que d'un très bon lecteur, qui entretient un dialogue fidèle avec Kafka. Robert, en réponse, m'a envoyé sa traduction d'un rapport professionnel rédigé pour l'année 1915, et qui vient de paraître au début de l'année dans la revue *Poésie*. Ce simple échange de textes suffisait pour s'accorder sur le fait que Kafka n'avait pas été l'employé gris et accablé qu'on a longtemps imaginé. Cette discrétion très éloquente était une marque de Robert Kahn.

Mais il ne faudrait pas se méprendre. J'aimais son effacement, son attention aux autres, qui est une vertu de philologue. Cela montrait qu'il n'était pas autre quand il interprétait des textes difficiles et quand il discutait entre amis. Mais ce regard un peu en retrait l'aidait aussi à garder sur le monde une grande vigilance. Il était sensible avec une rigueur absolue à la dimension politique de certains actes et de certains discours. Et en particulier il veillait sans relâchement à ce qui pouvait pointer de fascisme et d'antisémitisme dans le discours académique. Rien d'obsessionnel ni d'agressif mais une fermeté et une intransigeance absolues. Il m'avait signalé l'un de ses articles sur Hans-Robert Jauss, un texte auquel il tenait et où il avait dû mettre beaucoup de lui, tant ces grands philologues et stylisticiens allemands étaient au centre de sa pensée (il a traduit *Le Haut Langage* d'Erich Auerbach, chez Belin). L'article étudie la thèse de doctorat de Jauss, consacrée à Proust, en 1952. Et revient sur le fait qu'on a appris, bien plus tard, que ce grand professeur avait été un gradé de la SS. Robert Kahn n'en tire pas argument pour invalider toute l'œuvre de Jauss mais sa dernière phrase sonne impeccablement : « La grande intelligence crée des obligations » (« Un « Sonderweg » vers Proust : le cas de Hans-Robert Jauss », Bulletin d'informations proustiennes, 2014, n° 44).

IBH : Tous ceux qui l'ont rencontré ont souligné sa disponibilité, sa discrétion, sa chaleur humaine, avez-vous ressenti également la même chose ?

PW Oui, et c'était d'autant plus précieux que je voyais qu'il avait décidé d'être ainsi disponible quand il était en confiance, et qu'il ne s'agissait pas d'une propension naturelle, d'un fond de gentillesse comme on peut dire. Dans certaines situations, son refus n'était pas négociable. Mais je vois aussi sur son visage une forme de joie aiguë, une joie malgré la lucidité, malgré tout, et donc durable, constante, encore plus subversive d'être aussi intelligente.

***Liens vers les articles consacrés à Robert Kahn et sa traduction des Journaux de Kafka, chez Nous.*

Dans [Le Monde](#)

Dans [Libération](#)

Dans [Télérama](#)

Entre autres...

Dossier composé par Isabelle Baladine Howald.